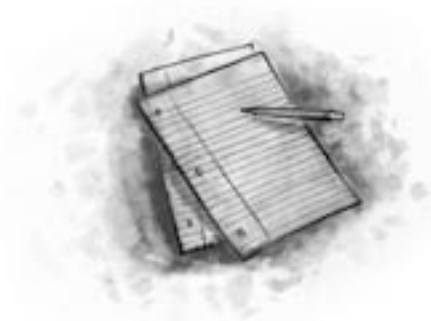


Philippe Girard

# Les crayons de douleur

Illustrations  
de Djief

la courte échelle



# Prologue

Debout près du tableau, Samuel ne parle plus. Vingt-neuf paires d'yeux sont fixées sur lui. Les élèves le dévisagent en silence.

Une pile de feuilles entre les mains, la maîtresse répète sa question :

— Où est ton devoir de français, jeune homme ? Tu as eu la fin de semaine entière pour écrire un conte fantastique. Tes camarades ont tous respecté l'échéance, eux.

Embarrassé d'être l'objet de l'attention



générale, Samuel bredouille :

— Euh... Je...

— Je vois, répond l'institutrice. Puisque tu n'as pas d'excuse valable, je t'envoie chez la directrice. Apporte-lui ce billet de mauvaise conduite ; elle décidera de ton sort.

D'un mouvement théâtral, elle indique à Samuel de s'exécuter :

— Ouste !

Penaud, le garçon baisse la tête et quitte la classe. Le bruit de ses pas résonne dans le couloir désert. Au bout du corridor, le timbre du standard téléphonique trouble la tranquillité qui règne à cet étage.

BILOUP ! BILOUP ! turlute la sonnerie au moment où Samuel franchit le seuil du secrétariat. Les doigts posés sur son clavier, la réceptionniste le gratifie d'un sourire. Le fautif répond par un geste discret et se rend jusqu'à une porte ouverte, au fond de la salle.

Cachée par l'écran de son ordinateur, la directrice invite Samuel à s'asseoir. Il entre et obéit. Sans prononcer la moindre parole, la directrice parcourt la note qui lui est adressée. Une fois sa lecture complétée, elle constate :



— Tu es dans le pétrin, mon ami.

Samuel approuve.

— Les règlements de l'école sont clairs, enchaîne-t-elle. Pour un travail non remis, la sanction est une retenue.

Le garçon tente de se justifier :

— J'ai d'excellentes raisons. Laissez-moi vous expliquer.

Sceptique, la directrice fronce les sourcils.

— Soit, je t'accorde dix minutes. Si tu arrives à me persuader, je passe l'éponge. Dans le cas contraire, tu devras te présenter ici samedi matin.

— Après avoir entendu mon histoire, vous serez convaincue, lui assure Samuel, le regard pétillant.



# La Lamborghini Murciélago

Le début de mes mésaventures remonte à samedi soir dernier. Pendant l'après-midi, maman avait cuisiné une lasagne. Un bouquet d'odeurs délicieuses se répandait dans la maison. J'en avais l'eau à la bouche. Vers dix-huit heures, la famille a pris place autour de la table. En face de moi, papa répétait combien il avait hâte de goûter à cette merveille.

Alors que nous nous apprêtions à attaquer le plat principal, il a interrompu son élan. La

main suspendue entre sa bouche et son assiette, il ne bougeait plus. Au bout d'une dizaine de secondes d'immobilité, un tremblement a parcouru son corps. On aurait cru qu'une décharge de cent mille volts traversait son épiderme ou que des danseurs de lambada gigotaient dans son cerveau.

Présument qu'il blaguait, j'ai failli m'étouffer en ricanant. Il était hilarant. Lentement, il a rouvert les paupières et, le sourire aux lèvres, il a déclaré :

— Je le sens ! Le printemps arrive !

Il en avait oublié sa faim.

D'un geste solennel, il a déposé ses ustensiles et s'est redressé sur sa chaise :



— C'est décidé. Demain, je lave ma voiture !  
Ma mère m'a lancé un regard douloureux.

— Nous y voici, a-t-elle grogné.

J'ai soupiré.

L'auto de mon père, c'est une Lamborghini Murciélago, un engin de couleur rouge, avec des jantes en aluminium et des pare-chocs qui brillent. Le genre de voiture qui ressemble à une fusée supersonique. Avec son moteur de douze cylindres de cinq cent quatre-vingts chevaux-vapeur, cette merveille de la mécanique passe de zéro à cent kilomètres à l'heure en moins de quatre secondes. Dans la rue, les passants arrêtent pour la regarder. Vous imaginez le bolide.

— Une symphonie pour le cœur et les oreilles ! s'exclament les connaisseurs lorsqu'elle démarre, ce qui n'arrive qu'une fois par année, car papa ne veut pas encrasser les bougies.

Mon père et les automobiles italiennes, c'est du sérieux. La sienne, il l'adore. C'est son trésor, son carré en sucre, son enfant chéri. En un mot, il en est fou. Il lui a même trouvé un prénom : Muriel. Ma mère prétend que c'est sa rivale tant papa la bichonne. Je vous assure,

elle exagère à peine. Maurice est aux petits soins avec son bijou.

Pour se donner des airs de coureur automobile, il a fait écrire «Maurizio» en lettres vertes, blanches et rouges sur le capot. C'est sans parler des cours du soir auxquels il s'est inscrit pour apprendre l'italien, la langue du grand pilote Tazio Nuvolari, son idole.

— *Mamma mia!* claironne-t-il dans la salle d'exposition des concessionnaires qu'il visite régulièrement.

Chaque année, le printemps venu, comme si sa voiture était son animal chéri, il entreprend un toilettage méticuleux dans le but d'y déloger la poussière qui pourrait s'être accumulée pendant l'hiver. Une sorte de grand-messe cyclique qui consacre le début de la belle saison et qui marque la fin des froids polaires.

Quand je parle de toilette, l'expression ne rend pas justice à la tâche à laquelle il s'attaque. L'appellation «opération chirurgicale» serait plus appropriée. Pour y parvenir, un assortiment complet de savons, de crèmes et de brosses est à sa disposition sur une étagère spéciale du sous-sol. Des balais aux chamois, cha-

que produit vient d'un importateur privé.

Je sais, il est un peu maniaque.

Presque trois cent soixante-cinq jours par année, Muriel est étincelante de propreté. L'hiver, Maurice ne la sort surtout pas du garage. Pour se déplacer, il préfère utiliser un vieux tas de ferraille pourri dont il a hérité de son grand-père.

Maman et moi avons appris à tolérer les excentricités de papa. Mis à part son amour des voitures, il est plutôt équilibré. Et surtout, il nous amuse.

Après sa déclaration solennelle, j'ai demandé à mon père si je pouvais l'aider. Je percevais son cérémonial comme une occasion de nous rapprocher.

En fronçant les sourcils, il m'a répondu :  
— Tu es encore trop jeune, Sammy.

Le coup a porté ; j'étais blessé dans mon amour-propre.

— Je ne suis plus un bébé ! Je sais prendre soin des objets fragiles, ai-je répliqué.

Ma mère a proposé une solution :

— Pourquoi n'iriez-vous pas au lave-auto ? Vous pourriez observer le nettoyage de l'intérieur de la voiture, ce serait amusant pour Samuel.



Papa a sursauté :

— C'est hors de question ! Ces cochonneries égratignent l'émail de la carrosserie.

La moutarde me montait au nez. Papa ne voulait pas de ma contribution. Vert de rage, j'ai couru me réfugier dans ma chambre. Une fois seul, j'ai claqué la porte : BLAM !

La tête enfoncée dans mon oreiller, j'ai mûri ma vengeance.

— Trop petit, moi ? C'est ce qu'on va voir !

